

## Prix Albert-Tessie — Jacques Leduc

Mathieu Perreault

---

Number 258, January–February 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44968ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Perreault, M. (2009). Prix Albert-Tessie — Jacques Leduc. *Séquences*, (258), 13–13.

## PRIX ALBERT TESSIER | JACQUES LEDUC

### L'OBSESSION DU TEMPS

« Le cinéma est un métier, mais la cinématographie est une langue. » Ce commentaire de Jacques Leduc nous fait comprendre pourquoi il a reçu le prix Albert-Tessier cette année. Depuis quatre décennies, ce réalisateur émérite n'a de cesse de transcrire en images et en séquences le passage plus ou moins rapide du temps. D'entrée de jeu, Jacques Leduc met cartes sur table : le principal avantage de la retraite, selon lui, c'est la possibilité de paresser. De laisser le temps s'écouler à son rythme, sans horaire, sans échéancier.

MATHIEU PERREAULT

En entrevue dans un café du Mile-End, il dit : « La question du temps s'est toujours posée pour moi... », et il ajoute : « ... quand tu décides de laisser un plan trop longtemps à l'écran, c'est par rapport au temps. Dans le premier film que j'ai fait, j'ai refusé de mettre mon nom à l'avant-plan. J'ai préféré qu'on écrive "un film de 45 minutes". Le monde a trouvé ça drôle, mais le monde a aussi trouvé que c'était long. »

Jacques Leduc a même imaginé une équation pour rendre compte de l'évolution de la notion de temps à mesure que l'on vieillit. « Plus on est vieux, plus le temps passe rapidement. Une journée à flâner à 30 ans, c'est quatre fois plus long qu'une journée à flâner à 60 ans. » Détail amusant, il n'a jamais porté de montre, au grand désespoir de son père.

La durée d'un plan, pour M. Leduc, est une manière, la seule manière, pour le réalisateur d'imposer son rythme au spectateur. « Il peut partager un peu l'angoisse du réalisateur quand il fait le film. Si ça va trop vite, il n'y a pas le temps de réfléchir. Avec un livre, on peut retourner quelques pages en arrière; dans une exposition, on peut revenir à la salle d'avant. Mais au cinéma, il est nécessaire de respecter le temps que le réalisateur estime nécessaire pour lire les images. Quoique, je dois dire, pour certains de mes films, je trouve que j'ai été un peu passé la limite en terme de longueur des plans. »

Que pense-t-il du gonflement récent de la durée moyenne des films ? « Je n'y vois pas de problème. Mais les propriétaires de salles ne doivent pas aimer ça. À un moment donné, ils ont enlevé les courts-métrages en se disant qu'ils gagneraient une heure et quart par jour. Je dois dire, par contre, que personnellement, biologiquement, à un certain moment donné je suis tanné d'être assis. »

Et l'influence de la télévision, par exemple des séries comme *Les Soprano*s ou *24*, et des vidéoclips ? « Je ne vois pas de problème, quoique je ne suis pas sûr que la cinématographie soit encore un langage à la télévision. » Comme réalisateur contemporain dont il apprécie le travail, il cite Paul Thomas Anderson, à cause de son approche classique.

Les développements technologiques récents sont majeurs pour le langage de la cinématographie. « Une bobine de film dure dix minutes, une cassette vidéo une heure. Tu peux tourner une heure de temps sans t'arrêter. Au lieu d'avoir 20 heures de matériel pour faire un long-métrage, tu as 60 heures. Ce n'est pas nécessairement un avantage, parce que tu n'as pas nécessairement plus de temps pour monter. Et on perd de la

concentration : avant, il fallait être continuellement attentif pour filmer seulement quand ça se passe, pour ménager la pellicule. La concentration s'érode. Mais au total, c'est un avantage, parce que les outils coûtent moins cher. Tu peux faire un long-métrage avec un téléphone cellulaire, de nos jours. »

Jacques Leduc est arrivé au cinéma grâce au déménagement de sa famille à Ottawa; son père était ingénieur civil. « À Montréal, je n'aurais pas pu aller au cinéma, c'était interdit aux de moins de 16 ans. Mais à Ottawa, je pouvais passer mes fins de semaine à regarder des films, quand j'allais voir mes parents durant les congés du pensionnat de Rigaud que je fréquentais. »

Autre coup de chance, il a eu un emploi de magasinier à l'ONF dès la fin de son cours classique. À l'automne, l'ONF lui a offert un emploi d'assistant-caméraman et il a décidé de ne pas aller à l'université étudier la littérature : « J'aurais fait un professeur ennuyant ». Il a ensuite monté les échelons, faisant son premier court métrage, *Chantal en vrac*, en 1967 et son premier long-métrage, **On est loin du soleil**, en 1971. Il a signé une trentaine de films, et maintient une activité intense de directeur photo depuis le début des années 90. **S**



Jacques Leduc